

<https://monitorkonstytucyjny.eu/archiwa/21082>

Jerzy Kranz

22/02/2022

An appeaser is one who feeds a crocodile, hoping it will eat him last

Peace for our time

Mały poradnik historyczny na okoliczność wizyty rosyjskich sił pokojowych w rejonie Doniecka i Ługańska (A small historical guide for the occasion visits by Russian peacekeepers in the Donetsk and Lugansk regions)

Oto fragment artykułu, który ukazał się niedawno w prasie francuskiej
(Voici un extrait d'un article paru récemment dans la presse française)

Mourir pour Donetsk ?

« Et s'il prend aujourd'hui fantaisie au maître de toutes les Russies de mettre la main sur Donetsk, qui l'en empêchera ? De là à conclure à la mauvaise volonté unilatérale de la Russie et à la nécessité évidente de se battre pour la ville de Donetsk, il n'y a qu'un pas, allégrement franchi par beaucoup de braves gens. (...) D'ailleurs les éléments russes étaient depuis longtemps les maîtres de la ville. (...) Dans ces conditions, le rattachement à la Russie n'était guère qu'une formalité, assurément désagréable, mais nullement catastrophique. Et surtout il ne pouvait être question d'en faire un *casus belli*. (...) Il ne s'agit pas du tout de fléchir devant les fantaisies conquérantes de M. Poutine, mais je le dis tout net : flanquer la guerre en Europe à cause de Donetsk, c'est y aller un peu fort, et les paysans français n'ont aucune envie de « mourir pour les Poldèves ». (...) C'est Paris et c'est Londres qui doivent avoir la parole d'abord. (...) Combattre aux côtés de nos amis Ukrainiens, pour la défense commune de nos territoires, de nos biens, de nos libertés, c'est une perspective qu'on peut courageusement envisager, si elle doit contribuer au maintien de la paix. Mais mourir pour Donetsk. Non ! »

tłumaczenie na język polski:

„A jeśli dziś Władcy Wszzechrosji przyjdzie do głowy, by położyć rękę na Doniecku, to kto mu przeszkodzi? W tym kontekście od wniosku, że istnieje jednostronna zła wola ze strony Rosji i oczywista potrzeba walki o Donieck, dzieli nas już tylko jeden krok, robiony niefrasobliwie przez wielu dobrych ludzi. (...) Tymczasem elementy rosyjskie od dawna były panami miasta. (...) W tych warunkach przyłączenie do Rosji staje się jedynie formalnością, na pewno nieprzyjemną, ale w żadnym wypadku nie katastrofalną. W każdym zaś razie nie powinno być mowy o uczynieniu z niej *casus belli*. (...) Nie chodzi wcale o poddanie się zdobywczym zachciankom pana Putina, ale mówię to jasno: wywołać wojnę w Europie z powodu Doniecka, to posunąć się zbyt daleko, a francuscy chłopcy nie marzą o tym, aby „umierać za Berdyczów”. (...) Najpierw muszą przemówić Paryż i Londyn. (...) Walka u boku naszych ukraińskich przyjaciół o wspólną obronę naszych terytoriów, naszej własności, naszych wolności jest perspektywą, którą możemy odważnie rozważyć, jeśli ma przyczynić się do utrzymania pokoju. Ale umierać za Donieck. Nie!”¹

¹ Texte original : « Et s'il prend aujourd'hui fantaisie au maître de toutes les Allemagnes de mettre la main sur Dantzig, qui l'en empêchera ? De là à conclure à la mauvaise volonté unilatérale du Reich et à la nécessité évidente de se battre pour la ville dite libre, il n'y a qu'un pas, allégrement franchi par beaucoup de braves gens. (...) D'ailleurs les nazis étaient depuis longtemps les maîtres de la ville. (...) Dans ces conditions, le rattachement au Reich n'était guère qu'une formalité, assurément désagréable, mais nullement catastrophique. Et surtout il ne pouvait être question d'en faire un *casus belli*. (...) Il ne s'agit pas du tout de fléchir devant les fantaisies conquérantes de M. Hitler, mais je le dis tout net : flanquer la guerre en Europe à cause de Dantzig, c'est y aller un peu fort, et les paysans français n'ont aucune envie de « mourir pour les Poldèves ». (...) C'est Paris et c'est Londres qui doivent avoir la parole d'abord. (...) Combattre aux côtés de nos amis Polonais, pour la défense commune de nos territoires, de nos biens, de nos libertés, c'est une perspective qu'on peut courageusement envisager, si elle doit contribuer au maintien de la paix. Mais mourir pour Dantzig. Non ! »

W dalszym ciągu poradnika warto przytoczyć główne źródło wspomnień, które może okazać się przydatne dla Polski i jej sojuszników.

Dla uniknięcia nieporozumień tekst przedstawiamy w języku oryginału.

L'Œuvre du **4 mai 1939**

MOURIR pour Dantzig ?

par Marcel Déat [1894-1955]

Les remous de l'opinion européenne sont entièrement désordonnés, à moins qu'ils ne soient trop dirigés, ce qui revient au même. En tout cas, les changements de décors diplomatiques se font à une telle vitesse que le fantassin moyen n'y comprend goutte, sinon qu'après lui avoir fait espérer la détente, on le promet de nouveau aux gloires mouillées des champs de betteraves.

Cette fois la perspective est dantzigoise : il paraît que tout à coup le problème de ce damné territoire est devenu actuel, aigu, lancinant, intolérable. Notez qu'il se pose depuis vingt ans, et qu'il n'y a aucune raison pour ne pas attendre encore un peu. J'ai entendu il y a une quinzaine d'années un spécialiste des choses d'Allemagne expliquer que la question du corridor était métaphysique, et qu'en conséquence tout exploserait bientôt.

Or les courants d'air du couloir n'ont nullement soufflé en tempête. Il est vrai que ce calme s'est instauré par ordre du Führer, lequel sait fort bien, à l'heure choisie, déchaîner ses orages diplomatico-militaires, avec accompagnement de tonnerres oratoires. Et s'il prend aujourd'hui fantaisie au maître de toutes les Allemagnes de mettre la main sur Dantzig, qui l'en empêchera ?

De là à conclure à la mauvaise volonté unilatérale du Reich et, à la nécessité évidente de se battre pour la ville dite libre, il n'y a qu'un pas, allégrement franchi par beaucoup de braves gens, et d'abord par nos amis Polonais. Mais ici je demande la permission de faire quelques réflexions et de poser quelques questions.

Il y a peu de semaines, avant que l'Angleterre n'ait mis en train sa tentative de grande coalition, et énoncé solennellement sa promesse de garantie, les Polonais avaient tout l'air de considérer l'affaire de Dantzig comme réglée. On nous expliquait d'ailleurs très bien la chose : le port de Gdynia, construit de toutes pièces, et avec une belle audace, en face de Dantzig, drainait tout le trafic polonais, et de ce fait le port de Dantzig n'intéressait plus nos amis. D'ailleurs les nazis étaient depuis longtemps les maîtres de la ville, où le malheureux représentant de la S.D.N. ne jouait plus qu'un rôle fantomatique.

Dans ces conditions, le rattachement au Reich n'était guère qu'une formalité, assurément désagréable, mais nullement catastrophique. Et surtout il ne pouvait être question d'en faire un *casus belli*. Aussi bien la promesse de garantie anglaise semblait-elle rédigée pour que le sort de Dantzig fût mis hors-série : du moment que les Polonais devaient eux-mêmes juger des atteintes portées à leurs conditions de vie et à leur souveraineté, et qu'ils n'attachaient pas davantage d'importance à Dantzig, il paraissait acquis que rien de grave ne se produirait de ce chef.

Mais voilà : depuis quinze jours, la Pologne a durci. Un frémissement patriotique a parcouru ce peuple émotif, et sympathique au possible. Les voilà maintenant tout prêts à considérer Dantzig comme un « espace vital ». Et non seulement ils refusent toute conversation, toute discussion, avec l'Allemagne, à propos du « couloir dans le couloir » et du régime de la ville et de son territoire, mais à leur tour ils réclament un protectorat.

Que signifie cette vague d'opinion – Est-elle vraiment si profonde ? Mystère. En tout cas, si on engage la conversation sur ce ton, on ne tardera pas à se hausser jusqu'à l'ultimatum, et les incidents de frontière vont se multiplier. Il ne s'agit pas du tout de fléchir devant les fantaisies conquérantes de M. Hitler, mais je le dis tout net : flanquer la guerre en Europe à cause de Dantzig, c'est y aller un peu fort, et les paysans français n'ont aucune envie de « mourir pour les Poldèves ».

J'entends que nos amis Polonais sont remplis d'optimisme. A les en croire, la résistance allemande est à bout dans le domaine économique et psychologique. Le Führer ne sait plus à quel diable se vouer. La puissance militaire germanique est surfaite, les divisions blindées et motorisées ne sont pas tellement redoutables. Bref, pour un peu les Polonais se chargeraient à eux seuls de l'Allemagne, nous laissant le soin de régler éventuellement son compte à l'Italie, si elle se permettait de bouger. Je n'exagère pas, je répète des propos authentiques. Et je dis que cela n'est pas du tout sérieux.

Les cavaliers polonais sont pleins d'allant et ils conduisent leurs montures avec une habileté déconcertante. Mais les lances de ces brillants soldats arrêteront-elles les tanks, même si le lubrifiant fait défaut dans les rouages ? Et où sont les matériels lourds de l'armée polonaise ? Et depuis quand les poitrines remplacent-elles les canons ? Et les usines de guerre polonaises ne sont-elles pas en Haute-Silésie, c'est-à-dire à la frontière, en une région où les nationalités s'entrecroisent, donc où les concours ne sauraient faire défaut à l'armée du Reich ?

Et où en sont les relations avec la Russie ? Depuis quand les Polonais sont-ils résignés à ouvrir passage aux régiments rouges ? Depuis quand Staline est-il résolu à exporter ses soldats ? Et même, s'il ne s'agit que de matériel, où en est-on, et que prévoit-on, et dans quel délai ? Allons, allons, revenons à une plus saine vision des choses. Il est toujours beau, de voir un peuple se dresser et affirmer sa volonté de grandeur. Mais il ne faut pas qu'une certaine jactance prétende suppléer aux organisations nécessaires.

Surtout, il n'est pas possible d'admettre, sous le méridien de Paris, que la question de Dantzig soit posée et réglée à l'Est de l'Europe, uniquement par la volonté de quelques hommes d'Etat polonais et allemands, avec la certitude que les automatismes diplomatiques et guerriers joueront, et que nous serons entraînés dans la catastrophe sans avoir pu dire notre sentiment. Amitié tant qu'on voudra, alliance tant qu'on voudra, mais les Français n'admettront pas que leur vie et celle de leurs enfants dépendent soudain d'un geste ou d'un mot, dans l'effervescence, plus ou moins spontanée de quelque manifestation populaire, à Varsovie ou ailleurs. C'est Paris et c'est Londres qui doivent avoir la parole, d'abord.

Ces choses sont peut-être sévères, mais elles devaient être dites. Combattre aux côtés de nos amis Polonais, pour la défense commune de nos territoires, de nos biens, de nos libertés, c'est une perspective qu'on peut courageusement envisager, si elle doit contribuer au maintien de la paix. Mais mourir pour Dantzig. Non !

W lecie 1940 roku, po tym jak francuska *force de frappe* przekształciła się w *drôle de guerre*², znany nam już autor przypomniał swój artykuł wstępny z 4 maja 1939 r.

Nie znając jeszcze Jacques'a Chiraca okazał się jednak « *à la fois pas très bien élevé* », a afiszując swoją solidarność z niemieckimi przyjaciółmi « *a manqué une occasion de se taire* ».

(En août 1940, après la transformation de la force de frappe française en drôle de guerre, l'auteur précité a cru opportun de rappeler son éditorial du 4 mai 1939. Ne connaissant pas encore Jacques Chirac, en affichant sa solidarité avec ses amis allemands il s'est révélé « *à la fois pas très bien élevé* », et « *a manqué une occasion de se taire* ».)

L'Œuvre du **8 août 1940**

MOURIR pour Dantzig ?

par Marcel Déat

La Cour de Riom va, dans quelques jours, juger ceux qui voulurent la guerre... Ceux qui la préparèrent si bien dans les esprits... Ceux qui en préparèrent si mal les moyens... Ceux qui la déclarèrent, si légèrement et si inconstitutionnellement... Ceux qui la conduisirent avec un tel miracle d'incompétence et de rodomontade... Ceux qui, quand tout fut perdu, pensèrent à continuer quand même, pour défendre, aux dépens de la France, des intérêts qui n'étaient point français... Les Français connaîtront enfin la vérité, la vérité sur de petits hommes et sur de grands mensonges. Ils feront une cure de désintoxication.

Mais, au moment où il faut que ces Français reconstruisent leur pays, il ne pourrait suffire, pour leur donner du cœur à l'ouvrage, de les libérer des mauvais chefs qui les ont conduits là où ils sont. Il faut aussi les préserver du scepticisme qu'ils pourraient concevoir sur l'avenir, après de telles révélations sur le passé. Il faut leur rendre confiance en eux-mêmes, confiance en leurs chefs, confiance en leur race. Le meilleur moyen, selon nous, est de leur rappeler ou de leur apprendre que, face aux hommes qui ont voulu la guerre, il y a eu aussi des hommes qui jusqu'à la dernière heure et jusque dans la guerre même ont fait un effort désespéré, tenace, pour prévenir ou pour arrêter la catastrophe. Car il y a eu aussi des hommes qui voulurent la paix ! Nous les ferons connaître. Nous ferons connaître ce que furent leurs paroles, leurs écrits, leurs actes, ce que fut, en un mot, leur lutte. Nous sommes sûrs qu'il n'aura pas été inutile d'apprendre aux Français cette autre histoire, ignorée, de la guerre, susceptible de les consoler de l'histoire qu'on leur apprendra à Riom.

Pour commencer, nous publions à nouveau aujourd'hui l'article que l'Œuvre avait déjà donné, le 4 mai 1939, sous la signature de Marcel Déat, et qui souleva à l'époque d'extraordinaires clameurs. Le texte, avec le recul du temps, a pris tout son sens. Nos lecteurs nous sauront gré de le leur remettre sous les yeux.

tłumaczenie na język polski :

Najwyższy Trybunał Sprawiedliwości w Riom za kilka dni osądzi tych, którzy chcieli wojny... Tych, którzy przygotowali ją tak dobrze w głowach... Tych, którzy tak marnie przygotowali jej narzędzia... Tych, którzy ogłosili ją tak lekko i tak niekonstytucyjnie... Tych, którzy prowadzili ją z takim mistrzostwem niekompetencji i przechwałek... Tych, którzy, gdy wszystko stracono, myśleli mimo wszystko o jej kontynuowaniu, by kosztem Francji bronić niefrancuskich interesów... Francuzi wreszcie poznają prawdę, prawdę o małych ludziach i wielkich kłamstwach. Francuzi przeżyją detoks.

Ale w czasach, gdy ci Francuzi muszą odbudować swój kraj, nie wystarczy dać im serca do pracy, uwolnić ich od złych przywódców, którzy doprowadzili ich do obecnego stanu rzeczy. Muszą też być chronieni przed sceptycyzmem, w jaki mogliby popaść co do przyszłości poznawszy zdarzenia

² Sur la défense de la France en 1940 voir A. Bobkowski, *Wartime Notebooks: France, 1940-1944*, Yale 1919.

z nieodległej przeszłości. Musimy dać im pewność siebie, zaufanie do ich przywódców, zaufanie do ich rasy. Naszym zdaniem najlepszym sposobem jest przypomnieć im i oświecić ich, że obok ludzi, którzy dążyli wojny, byli też tacy, którzy do ostatniej godziny, a nawet podczas tej wojny, podejmowali desperacki i wytrwały wysiłek, aby zapobiec katastrofie lub ją powstrzymać. Bo byli też ludzie, którzy pragnęli pokoju! Poznamy ich i powiemy, jakie były ich słowa, ich pisma, ich czyny, czyli to, co jednym słowem, stanowiło istotę ich walki. Jesteśmy pewni, że nie jest bezużyteczne zaznajomić Francuzów z inną, nieznaną historią tej wojny, historią prawdopodobnie bardziej budującą od tej, jaką poznają w wyniku procesów w Riom.

Na początek publikujemy ponownie artykuł Marcela Déata, który ukazał się w *L'Œuvre* 4 maja 1939 r. i który wzbudził wówczas niezwykle wzburzenie. Z upływem czasu tekst nabrał pełnego sensu. Pozwalamy sobie niniejszym przypomnieć go naszym czytelnikom.

Wikipedia

Proces w Riom (fr. *Procès de Riom*) – pokazowy proces polityczny przeprowadzany przez władze Republiki Vichy. Proces odbył się w Riom w środkowej Francji i trwał od 19 lutego 1942 do 21 maja 1943 roku. Na ławie oskarżonych zasiedli czołowi politycy i wojskowi III Republiki Francuskiej. Celem władz Vichy było przypisanie im odpowiedzialności za klęskę Francji w kampanii 1940 roku i usprawiedliwienie własnej kolaboracji z Niemcami^[1].

30 lipca 1940 roku dekretem wydanym przez stojącego na czele Republiki Vichy marszałka Philippe Pétaina utworzony został Najwyższy Trybunał Sprawiedliwości (*Cour suprême de justice*)^[2]. Otrzymał on uprawnienia do sądenia czołowych dygnitarzy przedwojennych władz francuskich i oceny, w jakim stopniu ich błędy i zaniedbania przyczyniły się do klęski Francji wojnie z Niemcami. Okres badany przez sąd to lata 1936-1940.

Idea procesu, popierana była początkowo przez Niemców, którzy liczyli na wykazanie, że odpowiedzialność za wybuch wojny spoczywa na Francji (która oficjalnie wypowiedziała wojnę Niemcom 3 września 1939 roku), a nie na polityce kanclerza Niemiec Adolfa Hitlera.

Oskarżyciele nie osiągnęli zakładanych celów, bowiem nie udało się przedstawić odpowiednich dowodów, a przywołani przed sąd świadkowi wspierali zeznania podsądnych. Dodatkowo forma oskarżenia urągała ówczesnym zasadom prawa (np. że prawo nie działa wstecz). Na potrzeby procesu tworzono bowiem naprędce nowe przepisy. Ostatecznie proces został zawieszony, a oskarżonych w większości przekazano Niemcom, którzy osadzili ich w obozach jenieckich^[1].

Republika Vichy skompromitowała się przed całym światem, gdyż proces obserwowali zagraniczni dziennikarze, relacjonując wydarzenia z Riom jako groteskę ukutą na potrzeby Niemców i francuskich kolaborantów^[1].

Oskarżeni

Politycy: Eduard Daladier, Paul Reynaud, Leon Blum, Georges Mandel, Robert Jacomet
Wojskowi: Maurice Gamelin, Guy La Chambre

opracowanie i tłumaczenie fragmentów: Jerzy Kranz, b. podsekretarz stanu i b. dyrektor departamentu prawnego w MSZ, b. ambasador w RFN

MOURIR pour Dantzig ?

par MARCEL DÉAT

LES remous de l'opinion européenne sont entièrement désordonnés, à moins qu'ils ne soient trop dirigés, ce qui revient au même. En tout cas, les changements de décors diplomatiques se font à une telle vitesse que le fantassin moyen n'y comprend goutte, sinon qu'après lui avoir fait espérer la détente, on le promet de nouveau aux gloires mouillées des champs de betteraves.

Cette fois la perspective est dantzigoise : il paraît que tout à coup le problème de ce damné territoire est devenu actuel, aigu, lancinant, intolérable. Notez qu'il se pose depuis vingt ans, et qu'il n'y a aucune raison pour ne pas attendre encore un peu. J'ai entendu il y a une quinzaine d'années un spécialiste des choses d'Allemagne expliquer que la question du corridor était métaphysique, et qu'en conséquence tout exploserait bientôt.

Or les courants d'air du couloir n'ont nullement soufflé en tempête. Il est vrai que ce calme s'est instauré par ordre du Führer, lequel sait fort bien, à l'heure choisie, déchaîner ses orages diplomatico-militaires, avec accompagnement de tonnerres oratoires. Et s'il prend aujourd'hui fantaisie au maître de toutes les Allemagnes de mettre la main sur Dantzig, qui l'en empêchera ?

De là à conclure à la mauvaise volonté unilatérale du Reich et à la nécessité évidente de se battre pour la ville dite libre, il n'y a qu'un pas, allégrement franchi par beaucoup de braves gens, et d'abord par nos amis Polonais. Mais ici je demande la permission de faire quelques réflexions et de poser quelques questions.

Il y a peu de semaines, avant que l'Angleterre n'ait mis en train sa tentative de grande coalition, et énoncé solennellement sa promesse de garantie, les Polonais avaient tout l'air de considérer l'affaire de Dantzig comme réglée. On nous expliquait d'ailleurs très bien la chose : le port de Gdynia, construit de toutes pièces, et avec une belle audace, en face de Dantzig, drainait tout le trafic polonais, et de ce fait le port de Dantzig n'intéressait plus nos amis. D'ailleurs les nazis étaient depuis longtemps les maîtres de la ville, où le malheureux représentant de la S.D.N. ne jouait plus qu'un rôle fantomatique.

Dans ces conditions, le rattachement au Reich n'était guère qu'une formalité, assurément désagréable, mais nullement catastrophique. Et surtout il ne pouvait être question d'en faire un *casus belli*. Aussi bien la promesse de garantie anglaise semblait-elle rédigée pour que le sort de Dantzig fût mis hors série : du moment que les Polonais devaient eux-mêmes juger des atteintes portées à leurs conditions de vie et à leur souveraineté, et qu'ils n'attachaient pas davantage d'importance à Dantzig, il paraissait acquis que rien de grave ne se produirait de ce chef.

(Voir la suite en 4^e page.)

Mais voilà : depuis quinze jours, la Pologne a durci. Un frémissement patriotique a parcouru ce peuple émotif, et sympathique au possible. Les voilà maintenant tout prêts à considérer Dantzig comme un « espace vital ». Et non seulement ils refusent toute conversation, toute discussion, avec l'Allemagne, à propos du « couloir dans le couloir » et du régime de la ville et de son territoire, mais à leur tour ils réclament un protectorat.

Que signifie cette vague d'opinion — Est-elle vraiment si profonde ? Mystère. En tout cas, si on engage la conversation sur ce ton, on ne tardera pas à se hausser jusqu'à l'ultimatum, et les incidents de frontière vont se multiplier. Il ne s'agit pas du tout de fléchir devant les fantaisies conquérantes de M. Hitler, mais je le dis tout net : flanquer la guerre en Europe à cause de Dantzig, c'est y aller un peu fort, et les paysans français n'ont aucune envie de « mourir pour les Poldèves ».

J'entends que nos amis Polonais sont remplis d'optimisme. A les en croire, la résistance allemande est à bout dans le domaine économique et psychologique. Le Führer ne sait plus à quel diable se vouer. La puissance militaire germanique est surfaite, les divisions blindées et motorisées ne sont pas tellement redoutables. Bref, pour un peu les Polonais se chargeraient à eux seuls de l'Allemagne, nous laissant le soin de régler éventuellement son compte à l'Italie, si elle se permettait de bouger. Je n'exagère pas, je répète des propos authentiques. Et je dis que cela n'est pas du tout sérieux.

Les cavaliers polonais sont pleins d'allant et ils conduisent leurs montures avec une habileté déconcertante. Mais les lances de ces brillants soldats arrêteront-elles les tanks, même si le lubrifiant fait défaut dans les rouages ? Et où sont les matériels lourds de l'armée polonaise ? Et depuis quand les poitrines remplacent-elles les canons ? Et les usines de guerre polonaises ne sont-elles pas en Haute-Silésie, c'est-à-dire à la frontière, en une région où les nationalités s'entrecroisent, donc où les concours ne sauraient faire défaut à l'armée du Reich ?

Et où en sont les relations avec la Russie ? Depuis quand les Polonais sont-ils résignés à ouvrir passage aux régiments rouges ? Depuis quand Staline est-il résolu à exporter ses soldats ? Et même s'il ne s'agit que de matériel, où en est-on, et que prévoit-on, et dans quel délai ? Allons, allons, revenons à une plus saine vision des choses. Il est toujours beau de voir un peuple se dresser et affirmer sa volonté de grandeur. Mais il ne faut pas qu'une certaine jactance prétende suppléer aux organisations nécessaires.

Surtout, il n'est pas possible d'admettre, sous le méridien de Paris, que la question de Dantzig soit posée et réglée à l'Est de l'Europe, uniquement par la volonté de quelques hommes d'Etat polonais et allemands, avec la certitude que les automatismes diplomatiques et guerriers joueront, et que nous serons entraînés dans la catastrophe sans avoir pu dire notre sentiment. Amitié tant qu'on voudra, alliance tant qu'on voudra, mais les Français n'admettront pas que leur vie et celle de leurs enfants dépendent soudain d'un geste ou d'un mot, dans l'effervescence plus ou moins spontanée de quelque manifestation populaire, à Varsovie ou ailleurs. C'est Paris et c'est Londres qui doivent avoir la parole, d'abord.

Ces choses sont peut-être sévères, mais elles devaient être dites. Combattre aux côtés de nos amis Polonais, pour la défense commune de nos territoires, de nos biens, de nos libertés, c'est une perspective qu'on peut courageusement envisager, si elle doit contribuer au maintien de la paix. Mais mourir pour Dantzig. non !

Marcel Déat.